

Chapitre I

Au début, au premier coup d'œil jeté sur la reproduction telle qu'on la trouve dans un livre consacré à l'œuvre de cet artiste¹, on hésite à comprendre. Ou bien peut-être a-t-on déjà saisi, mais on s'est refusé à accepter ce que l'œil vient de voir. C'est un visage. Il est entièrement recouvert d'une matière jaune et brune qui ne laisse aucun doute sur sa nature. La tête de l'homme qui a posé pour le document s'est enfouie sous un éboulement fécal, un emplâtre excrémental. Ce n'est pas le masque de beauté, vert et gluant, tel qu'on le voit, dans les magazines féminins, couvrir le visage de celles qui recherchent une éternelle beauté, c'est un masque d'infamie qui suscite en nous l'horreur. Le principe capital du corps est devenu *anus mundi*. Le visage est devenu un cloaque. C'est celui que découvre Dante, au chant XVIII de l'*Enfer*, quand il pénètre dans la bolge des adulateurs.

1. David Nebreda, *Autoportraits*, Paris, Éditions Léo Scheer, 2000.

Le jeu des masques avait été l'un des plus plaisants que l'art de la peinture nous ait offerts. Masques aimablement coloriés des élégantes qui figuraient la « tromperie » au XVII^e siècle, petits masques noirs de Pietro Longhi, grands masques blancs, plus inquiétants déjà, des Polichinelles de Giandomenico Tiepolo. Ils n'éludaient pas le face-à-face, la rencontre de soi et d'autrui. Dans le jeu des équivoques, ils laissaient passer le souffle de la vie. Mais ici ? Dans ce masque fécal recouvrant la figure et étouffant son porteur, de quel vis-à-vis infernal s'agit-il ?

« *Qui non ha luogo il Santo Volto* » (« ici, ce n'est pas le lieu du masque sacré, du Saint Vult ») : ce vers de Dante, pour ne pas quitter notre guide, c'est à lui que pense Primo Levi quand il franchit les portes d'Auschwitz. Ici, comprendra-t-il bientôt, c'est le lieu où les hommes sont considérés comme *Dreck*, de petits tas de merde, disaient les nazis¹.

L'immonde, donc, envisagé comme la catégorie privilégiée de l'art d'aujourd'hui.

L'ordure et l'informe, n'est-ce pas précisément ce que vise Platon quand il demande au jeune

1. Dans le film de Claude Lanzmann, *Shoah*, un témoin raconte qu'à Treblinka, quand il s'agit de déterrer les milliers de cadavres pour les faire disparaître en les brûlant, les responsables SS encouragèrent les détenus chargés de la besogne en leur disant que ce n'était pas là des corps, mais *Dreck*, des déjections, des excréments, des ordures, de la merde.

Socrate, dans le dialogue du Parménide, s'il conçoit une idée pour ces choses grotesques que sont « le poil, la boue, la crasse, ou toute autre chose, la plus dépréciée et la plus vile » ? Elles ne peuvent toucher nos yeux, non plus que nos mains. Si cela est, c'est qu'il n'y a pas d'idée en ces choses, il n'y a pas de forme en elles, il n'y a pas de forme séparée pour représenter l'hirsute et le sale¹.

Horreur de l'informe, horreur du déchet, horreur du poil et des odeurs qu'il peut cacher, horreur d'un élément organique, d'une entité vivante qui échappe à notre contrôle. Durant les guerres, le port des cheveux longs rend l'aspect des guerriers spartes plus terrible à la vue de l'ennemi. Le poil rejette l'homme du côté de l'animalité pure, de la vie obscure et indépendante des organes. Le fait de se couper les cheveux, de se raser, rythme au contraire les différentes étapes de la socialisation de l'homme, accompagne les rites de sa maturation, l'entrée dans la vie adulte. On sait le rapport qui lie le *kouros* au *keiro*, le fait de se couper les cheveux². *Horreo, ere*, c'est le fait que le poil se dresse sous le coup de l'épouvante ou de la souffrance, c'est l'horripilation. Le mot même, « horreur », a partie liée avec le poil. Voilà, dira Plotin, la « laideur absolue³ ».

1. Platon, *Parménide*, 130 d.

2. Cf. Jean-Pierre Vernant, « La belle mort et le cadavre outragé », *L'individu, la mort, l'amour. Soi-même et l'autre en Grèce ancienne*, Paris, Gallimard, 1989, p. 65 sq.

3. Plotin, *Ennéades*, I, 6.

La femme, elle aussi, doit s'épiler et conserver le pubis glabre, de sorte à ne rien rappeler de la nature animale de son sexe. Comme les modèles des magazines de mode, les Vénus antiques ont le sexe rasé.

Le poil pousse sur le cadavre, se vrille, s'emmêle, comme les vers qu'on voit grouiller sur les gisants que la spiritualité de la fin du XV^e siècle avait multipliés. Le cheveu poursuit sa croissance après que l'on est mort. Et quand la chair s'est décomposée, il demeure, soyeux et souple. Maupassant, avec *La Chevelure*, a écrit un récit des plus troublants sur la toison féminine.

En général, pourtant, ce cheveu, qui insiste auprès du cadavre et longtemps après lui, nous soulève le cœur. Un cheveu sur la langue, un cheveu dans le potage, un poil dans la main troublent toujours la clarté du monde.

Mais ce n'est pas du poil seulement que parle Platon, et du recul qu'il suscite en nous. Il dit que c'est aussi la crasse, la saleté, la souillure, l'ordure, le déchet, la boue, toute cette catégorie que la pornographie contemporaine, qu'elle soit littéraire, cinématographique, ou simplement populaire dans les *sex-shops* de nos villes, range si justement dans ses rayons sous la rubrique « *hard crad* ». C'est tout ce qui pousse l'homme vers la rive noire de la décomposition, de la pourriture, du grouillement, de la vermine.